

Sur la terre mythique du grand Rift Le Kenya du Nord et le Lac de Jade

Climat politique tendu, accès difficile, insécurité latente, tout pourrait décourager le voyageur de se rendre au Nord Kenya...

s'il n'y avait au bout de la route le lac de Jade, joyau du grand Rift...

Le lac est poissonneux ; tilapias et perches du Nil y abondent, mais dans la culture des Rendilles ou Samburus il est interdit de consommer du poisson !

J'aime le Rift comme on aime l'amertume d'un café noir

La première fois que je voulais partir au nord du Kenya, je commençai par consulter les quelques rares agences françaises qui couvraient cette destination. Mais aucune d'entre elles n'accepta de nous accompagner, mon conjoint et moi, dans cette partie reculée du pays, prétendant qu'il était bien trop dangereux de s'aventurer sur ces pistes lointaines avec un seul véhicule. Notre sécurité ne pouvait pas être assurée et personne ne voulait en prendre la responsabilité. Le site Internet du ministère des affaires étrangères n'était guère plus réconfortant : une ligne médiane y coupait alors le Kenya en deux, le long de l'équateur. Au sud de cette ligne, le pays était représenté d'un vert engageant ; on y trouvait les célèbres parcs animaliers du Maasai Mara, d'Amboseli ou de Tsavo qui attiraient chaque année des milliers de visiteurs. Au nord de cette limite en revanche, la carte était colorée de rouge. En cherchant à repérer quelques noms de villes dans cette partie du pays, on s'apercevait qu'on n'en connaissait aucun. La "rubrique aux voyageurs" insistait sur le fait qu'il était "extrêmement déconseillé de se rendre au nord de la ligne Kitale / Samburu / Lamu". C'est justement ce que je souhaitais faire.

Les territoires isolés de notre planète avaient toujours exercé sur moi une étrange attirance. Le nord du Kenya ne dérogeait pas à la règle et la difficulté ne pouvait que rajouter à mon intérêt. Je ne tardai donc pas à trouver une



Villages au bord du lac Turkana

solution locale pour mener à bien ce projet, sans imaginer alors que ce premier voyage serait suivi de plusieurs autres.

Comment expliquer dès lors mes fréquents périples le long de la grande fracture africaine, si ce n'est par la fascination que j'ai depuis toujours pour la terre mythique du grand Rift, idéalisée et méconnue à la fois. J'aime le Rift comme on aime l'amertume d'un café noir. Au début, on a l'impression que l'on ne pourra pas aller au-delà d'une première tasse et puis, quelques temps après, on ne peut s'empêcher d'y revenir. Il faut le sroter par petites doses pour ne pas se laisser envahir par son appétit, car cette terre est rude et ses populations souvent distantes et sauvages.

C'est bien la force de l'Afrique et de ses habitants, que de pouvoir rire de tout, de pouvoir survivre à tout

Comme toujours il faut du temps, et ce pays qui ne se donne pas facilement semblait se laisser approcher un peu plus à chaque voyage. Nous parvenions lentement à connaître les gens. Surpris de nous voir revenir, ils finissaient par nous regarder autrement, puis par nous oublier enfin. Les Blancs ne venaient que rarement ici. Certains enfants n'en avaient d'ailleurs jamais vus. Les plus petits se mettaient presque toujours à hurler de terreur quand nous nous approchions d'eux.

Les semaines qui précédaient notre départ, je consultais la presse locale, le *Daily Nation* et le *Standard* que l'on trouvait sur Internet. À chaque lecture, l'inquiétude gagnait mon esprit. Chaque année de nouveaux problèmes surgissaient dans le Nord et faisaient la une des journaux africains. Certaines fois, la sécheresse décimait les troupeaux et les populations mouraient de faim ; d'autres moments la presse

faisait état de violences non loin des endroits où nous nous rendions. Les tribus étaient en conflits permanents, mais n'en avait-il pas toujours été ainsi dans ces zones de non droit qui ne semblaient pas beaucoup intéresser le gouvernement du pays ? Les querelles portaient toujours sur le bétail qui faisait l'objet de raids permanents, et j'avais réussi à me convaincre que nous ne risquions rien, puisque nous ne représentions aucune menace sur les seules richesses que possédaient ces populations pastorales. Je savais pourtant qu'à l'occasion de ces razzias, la violence pouvait être extrême et que beaucoup d'innocents périssaient parfois dans ces conflits permanents, et j'avais réussi à nous passerions toujours au travers de ces événements, pourtant l'expérience devait m'apprendre qu'il ne fallait jurer de rien.

Mais ce qui m'attirait surtout au nord de ce Kenya méconnu, c'était le Turkana, ce lac immense à la frontière septentrionale du pays. Celui que l'on surnommait "le Lac de Jade" était le plus grand lac de désert au monde. Il avait accueilli sur ses rives, quelque deux cent mille ans plus tôt, notre humanité naissante et depuis cette époque, rien ne semblait avoir beaucoup changé autour de lui, si ce n'était la désertification progressive de la région qui rendait ses berges de plus en plus inhospitalières. Pourtant de nombreuses populations tribales s'y pressaient, fuyant les conflits des pays voisins, Soudan, Ouganda, Éthiopie ou Somalie.

En relisant ces lignes, je m'aperçois que c'est bien mal engager une invitation au voyage que de commencer par en évoquer ses mauvais côtés. Pourtant, nos expéditions étaient souvent

20^e FESTIVAL DES GLOBE-TROTTERS

Pour l'eau du lac de jade film documentaire de Patricia Ondina et Jean-Jacques Abrial samedi 27 septembre à 17 h 45, dans l'amphithéâtre.

SUR LE WEB

terresdocs.com



Découvrir le Kenya



Deux femmes mariées de l'ethnie turkana

Homme turkana portant des labrets (à droite)

Petite fille ethnique turkana (page 23)

Lumbai avait de l'Afrique cette tradition de l'oralité qui tissait le tissu social, portait les nouvelles et véhiculait la connaissance

EN SAVOIR PLUS

Le Turkana est un des nombreux lacs du grand Rift africain. Niché dans les replis de la grande fracture, il étale ses 250 km de long et 60 km de large dans les plaines les plus arides de l'extrême nord du Kenya et de la proche Éthiopie. Sa taille impressionnante fait de lui le plus grand lac permanent de désert au monde. Autour du lac, quelques groupes ethniques se partagent un territoire désolé : les Samburus, les Rendilles, les El Motos et les Turkanas. Ces derniers sont sans doute les moins commodes, magnifiques et rancés, reconnaissables entre tous par leur coiffure, leurs tempes rasées, leurs oreilles percées de tellement d'anneaux, et parfois encore la perforation qu'hommes et femmes se font au dessous de la lèvre inférieure et qu'ils ornent de petits labrets, de bouts de bois ou de plumes. Quand ils sont jeunes, les Turkanas font des concours pour savoir qui parviendra à cracher le plus loin possible à travers cet orifice. Les femmes qui chiquent le tabac s'en servent de la même façon pour se débarrasser de leur salive. Les Turkanas ont donné leur nom au lac il y a une trentaine d'années en venant s'installer en masse sur ses rives orientales. Les Samburus leur reprochent volontiers d'avoir tout envahi dans sa région et d'être responsables de bien des maux, mais ils en parlent toujours avec respect, comme si leur immense stature ne manquait pas de les impressionner.

bords du lac Turkana, et que nos voyages affaient lui permettre d'y retrouver famille et amis qui n'avaient jamais bougé de l'endroit.

Personne ne pouvait connaître le Nord mieux que Lumbai. Malgré son jeune âge, (il pouvait avoir trente-cinq ans), il semblait avoir tout vécu. Il devait à un début de vie tragique et à une enfance de gamin du Rift, de pouvoir s'adapter à tout. Le bush était son royaume. Il savait en déjouer tous les dangers, reconnaissait tous les animaux à une empreinte ou à un cri. Et puis, il avait de l'Afrique cette tradition de l'oralité qui tissait le tissu social, portait les nouvelles et véhiculait la connaissance. Il racontait longuement, avec force détails l'histoire de ce Nord, dont il parlait plusieurs langues locales. Il était intarissable, et nous lissons sans fin les pages de sa jeune mémoire. Nos discussions se poursuivaient souvent tard dans la nuit et ne cessaient que lorsque le froid, la fatigue et la chaleur déclinante du feu de bois avaient raison de nos interminables échanges, nous poussant avec regret à regagner nos tentes. Le Kenya que Lumbai allait nous faire découvrir ne ressemblait à rien d'attendu. Dans le Nord, il était chez lui. Il allait nous permettre de rencontrer ses amis et ses proches et de lever un petit coin de voile sur le quotidien d'un pays tribal si éloigné de nos repères de vie.

Le lac Turkana était le but de notre voyage. Nous allions y arriver après plusieurs jours de piste, tout au bout de notre route. Nous allions découvrir un environnement désolé, un désert minéral de roche brune où quelques rares troncs d'arbres tortueux semblaient s'être desséchés au vent du désert. Pas de traces de feuilles, aucune verdure où poser les yeux, une végétation quasiment absente et des arbres racornis, comme les fossiles d'une mémoire éteinte. Tout avait tellement changé ici depuis trente ans...

Texte et photos Patricia Ondina
Extrait du livre *Au pays des mangeurs de pierres* qui attend impatiemment son éditeur

